

Support de récit oral et écrit, l'image est le moyen d'expression le plus direct et le plus significatif. Pourtant silencieuse, elle en dit beaucoup et témoigne de faits qui ont marqué nos mémoires. Pour certains, elle n'est qu'un vulgaire bout de papier innocent, pour d'autres elle incarne la liberté d'expression, le soulèvement des mœurs. Certains ont été capables de transmettre de véritables récits gravés dans les moindres détails, dans les moindres mouvements.

C'est avec un art à la fois judicieux et poétique que Robert DOISNEAU a su mêler réalité et émotion à jamais perceptibles. Comme le disait si bien le photographe équipé de son Rolleiflex : « Dans le fond, ce que je cherche à prouver, grâce à ce que l'on croit être la qualité primordiale de la photographie, le constat d'huissier, c'est que le monde dans lequel je voudrais vivre existe un peu, qu'il existe vraiment ».

Pour célébrer le centenaire de la naissance du grand artiste témoin d'une époque, le Conseil Général du Loiret présente au Musée départemental de la Résistance et de la Déportation de Lorris du 23 juin au 12 août 2012 *Imprimeurs clandestins*, exposition réalisée par le Musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne et l'Atelier Robert DOISNEAU.

Sont présentes plus de 48 photographies prises entre la fin 1944 et le début 1945 pour illustrer la revue *Le Point* de Pierre BETZ qui consacrait son édition de mars 1945 aux imprimeurs de la Résistance.

Ces images sont donc nécessairement des reconstitutions réalisées après-guerre avec la complicité des modèles, imprimeurs acteurs de la Résistance.

# L'Exposition

L'exposition *Imprimeurs clandestins* regroupe en tout 48 photographies que Robert DOISNEAU a pris entre la fin 1944 et le début 1945 pour illustrer la revue *Le Point* de Pierre BETZ. Celui-ci consacrait son édition de mars 1945 aux imprimeries de la Résistance, et un autoportrait de lui-même. L'exposition s'organise en trois parties.

La première partie intitulée *Des imprimeurs* raconte l'histoire de 11 imprimeurs parisiens qui mirent leurs compétences, leur personne et leur matériel au service de la Résistance en fabriquant des faux-papiers, en tirant les journaux des mouvements etc.... Chaque portrait est l'occasion de découvrir les astuces et les modes de fabrications propres à chaque imprimeur pour travailler dans la clandestinité.

La deuxième partie de l'exposition *Du stencil au lancer de tract* montre en treize images les procédés de fabrication et de distribution d'un imprimé clandestin.

Enfin une troisième partie, *Des histoires d'éditions* s'attache à raconter la genèse de quatre publications clandestines, notamment celle des Editions de Minuit. Ces photos sont l'occasion de rendre hommage aux imprimeurs clandestins sans lesquels la Résistance n'aurait jamais pu se développer ni entraîner dans l'action des fractions de plus en plus larges de la société.

Dans cette exposition vous trouverez également des objets d'époque, matériels et outils de typographes, caractères d'imprimerie, presse Minerve à pédale, rangs garnis de quelques casses, divers ouvrages et documents traitant du sujet, le tout prêté par *Le Cassetin*, atelier de l'association Format Typographique de Saran, ainsi que des appareils photos contemporains du célèbre artiste (prêt d'un collectionneur particulier).

# Robert DOISNEAU

Né en 1912 à Gentilly en banlieue parisienne, Robert DOISNEAU grandit dans un univers petit-bourgeois qu'il exècre. Formé à l'Ecole Estienne, il obtient un diplôme de graveur lithographe et devient dessinateur de lettres à l'Atelier ULLMAN, spécialisé dans les publicités pharmaceutiques.

Après avoir effectué son service militaire dans les Vosges, il retrouve Lucien CHAUFFARD, rencontré à l'Atelier ULLMAN, service photo des usines Renault à Boulogne-Billancourt. Pendant cinq ans, il photographie les ateliers, les foules d'ouvriers, les chaînes de montage... Il est licencié en 1939 pour retards répétés.

Cette même année, il rencontre Charles RADO, fondateur de l'agence RAPHO, qui lui propose un contrat de photographe-indépendant. La réalisation de sa première commande est interrompue par la déclaration de guerre.

Mobilisé sur le front de l'est au début de la guerre, il est réformé en février 1940 et rentre à Paris. En juin, à l'arrivée des troupes allemandes, il quitte la capitale et se réfugie dans le Poitou, dans une ferme de Saint-Sauvant, pendant quelques mois. Pour survivre pendant cette période où les commandes sont rares, il fabrique des cartes postales en photographiant les monuments napoléoniens et les vend au musée de l'Armée.

Sous l'occupation, Robert DOISNEAU met son talent de graveur au service de la Résistance, en fabriquant des faux-papiers.

Annette et Francine, ses filles, racontent en 2010 :

« Un jour, un monsieur est arrivé dans l'atelier, il était suivi et avait besoin de faux-papiers immédiatement. Notre père était très embêté parce qu'il lui fallait au moins 48 heures pour réaliser les tampons et imprimer. Devant l'urgence de la situation, il a pris ses papiers d'identité, a changé la photo et les a donné à cet homme. Jusqu'à la fin de la guerre, Serge DBKOWSKI s'est donc appelé Robert DOISNEAU et a circulé avec les papiers de notre père. Pourtant, DOISNEAU se défendait d'avoir fait de la résistance, il parlait d'actes d'indépendance. Pendant toute la guerre, il a travaillé de façon isolée. C'est au soir de la Libération qu'il a trouvé tous ces héros anonymes de la Résistance et qu'il a su qu'il faisait parti du réseau Roger VAILLANT. Avec eux, il a reconstitué en 1945 leur manière de travailler. »

C'est le début de la collaboration avec Pierre BETZ, éditeur de la revue *Le Point*, avec le reportage de mars 1945 sur *Les Imprimeurs clandestins*.

Comme le disait Robert DOISNEAU :

« Tous les textes traitants des imprimeries clandestines ont donné la priorité aux auteurs des textes, l'imprimeur, lui, n'apparaît que très modestement. Obéissant à l'écrivain, le typographe avec son plomb à la patte, n'avait pourtant pas grande chance de pouvoir s'envoler en cas de danger. »

En effet, les imprimeurs et toutes les professions du livre ont payé un lourd tribut à la Résistance : sur 1200 ouvriers du livre résistants, 400 ont été tués, abattus, décapités, déportés ou fusillés. Il est par ailleurs impossible de chiffrer les pertes subies par ceux qui ont fait vivre la presse clandestine pendant quatre ans : on ne saura jamais combien de dactylos, de « tireurs » à la ronéo, de transporteurs, de distributeurs, ont également donné

leur vie. Pourtant sans leur concours à tous, jamais la Résistance n'aurait pu se développer ni entraîner dans l'action des fractions de plus en plus larges de la société.

Robert DOISNEAU meurt à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1994.

Ses photographies célèbres désormais ont fait le tour du monde avant sa mort et s'exposent encore aujourd'hui, de New York à Pékin, en passant par Rome et rejoignant son pays où tout a commencé, la France.

# **L'IMPRIME CLANDESTIN DANS LA RESISTANCE FRANÇAISE**

Pour tous ceux qui, dès 1940, refusaient de considérer comme définitif l'effondrement et la mise sous tutelle du pays, s'exprimer apparut aussitôt comme une nécessité. Il fallait faire savoir qu'il existait d'autres voix françaises que celles de la capitulation. Il était nécessaire d'intervenir pour démasquer les mensonges et les illusions répandues par les propagandes officielles, pour stopper les tendances à la résignation, pour organiser l'action. C'étaient des conditions indispensables pour que les résistants ne restent pas isolés en milieu indifférent voire hostile. Au contraire, ils conquièrent des appuis de plus en plus nombreux et agissaient parmi la population. Conditions cependant bien difficiles à remplir. Sur le territoire national, publier et distribuer la moindre petite feuille clandestine se heurtait à des difficultés matérielles considérables et à une répression opiniâtre.

En effet, une législation répressive impitoyable et mortifère était mise en place dès 1940 tant en zone occupée qu'en zone sud. La possession de tracts, le délit d'impression ou de diffusion étaient punis. L'information légale est contrôlée, les journalistes censurés. Seuls les journaux qui acceptaient de répandre les mots d'ordre des officines de propagande nazies étaient subventionnés. Tous devaient prêcher la soumission.

Briser ce monopole de la parole fut donc une des tâches essentielles des résistants. La parole interdite, éclairante, mobilisatrice, qu'elle était écrite ou prononcée (à la radio, d'abord à la BBC ou sous forme de tract, d'affiche et de brochure), fut la première forme de la Résistance. Elle fut une arme indispensable dans la lutte du peuple français pour sa libération. Signe visible de la Résistance, la parole clandestine (journaux, tracts, papillons, inscriptions...) mobilisait et recrutait. La plupart des mouvements de Résistance naquirent d'ailleurs autour d'un journal clandestin. La presse clandestine apparaissait ainsi comme un instrument irremplaçable dans la lutte du peuple français pour sa libération.

La masse et la variété de la presse clandestine était une originalité de la Résistance française. Les journaux clandestins avaient été tirés à près de 100 millions d'exemplaires pendant les quatre années d'occupation, sans compter les centaines de millions de tracts, les brochures, les affichettes, les papillons, les simples inscriptions qui relevaient aussi de l'impression clandestine.

La parution d'une feuille clandestine se heurtait à des difficultés matérielles considérables. Les matériaux nécessaires à la fabrication (papier, encres spéciales, etc...) étaient rares, chers et contingentés. Leur vente était étroitement surveillée par la police. Il en était de même pour l'outillage (machine à écrire, ronéo, machines à imprimer). Tout cela en outre devait être camouflé dans des « planques » sûres.

## **La polycopie**

Aussi les premiers procédés d'édition étaient très simples : souvent le texte était écrit à la main ou tapé à la machine en quelques exemplaires que l'on faisait circuler. La polycopie était un peu plus élaborée. Le matériel consistait en une plaque de gélatine et une encre spéciale très grasse. On écrivait à la plume avec cette encre sur une feuille de papier, puis on appliquait cette feuille sur la plaque de gélatine en appuyant fortement. On retirait la feuille et on avait imprimé à l'envers sur la surface de la gélatine le texte écrit sur la feuille-mère. Dès lors on posait sur la gélatine des feuilles blanches que l'on frottait doucement. Quand on les retirait, le texte était imprimé. On pouvait renouveler l'opération une quinzaine de fois. Système lent donc, mais avec un matériel facile à transporter

## **L'imprimerie ronéo**

Deux procédés furent surtout utilisés dans la production clandestine :

L'imprimerie ronéo Gestetner (marque d'une machine à imprimer de bureau d'usage courant à l'époque). De petites dimensions, ces machines pouvaient s'installer sur une petite table et fonctionner à la main grâce à une petite manivelle. La vitesse atteignait les 700 ou 800 exemplaires à l'heure. Elles utilisaient une encre grasse spéciale et imprimaient à l'aide d'une feuille de papier spéciale, le sten, plaqué sur un cylindre d'impression après que le texte ait été frappé à la machine à écrire, dépourvue au préalable de son ruban, ce qui permettait de perforer le sten. L'encre passait du cylindre encreur sur le papier par ces perforations. Ce matériel fut très utilisé par les résistants. Facile à dissimuler et à transporter il pouvait tirer rapidement quelques milliers d'exemplaires. La multiplicité des centres ronéos permettait donc de disperser les risques et en même temps, d'être directement au cœur de la zone à couvrir.

## **Les imprimeries typographiques**

Seules les imprimeries typographiques pouvaient effectuer des tirages de masse, d'une écriture plus nette et plus serrée. Les ateliers clandestins utilisaient souvent des machines à imprimer de petit format, à composition manuelle ou mécanique ; dans ce dernier cas, les plombs étaient composés sur le marbre des journaux légaux, à la barbe de l'occupant, par des ouvriers résistants qui, la nuit, les emportaient aux imprimeurs clandestins. Les grosses machines linotypes, lourdes, bruyantes et consommant beaucoup d'électricité, pouvaient difficilement être planquées : ce sont généralement celles d'imprimeurs, travaillant sous une couverture légale, qui servaient aux groupes clandestins. Quel que soit le procédé de fabrication employé, il fallait donc courage, ténacité, ingéniosité, mais aussi l'établissement de tout un réseau de solidarité et de complicité, s'étendant au-delà même du groupement clandestin publiant le journal.

Puis se posait le problème du transport des imprimés. « C'étaient bien souvent des jeunes femmes qui se chargeaient du transport des journaux clandestins. L'une d'elles, Madame GONNET, était devenue célèbre par son adresse. Dans une ravissante mallette de voyage en peau de porc, elle entassait les quelques deux mille journaux qu'elle était chargée de transporter. Elle plaçait au-dessus quelques pièces de lingerie et jamais, lorsque la curiosité de la police allait jusqu'à ouvrir la valise, celle-ci ne dépassait le soutien-gorge de soie ou la combinaison de nylon ».

# DES IMPRIMEURS



**Pierre AULARD, maître imprimeur**  
**Pierre DORE, contremaître**

Pendant toute l'Occupation, Pierre AULARD aidé par son contremaître Pierre DORE impriment presque tous les volumes des Editions de Minuit. Ils travaillent les samedis et dimanches. Toute trace de leur travail clandestin a disparu lorsque le lundi, les ouvriers reprennent le travail. A la Libération, le CNE\* réparti entre les familles des typographes victimes de la répression, un bénéfice de trois cent mille Francs, produit des ventes clandestines des Editions de Minuit.

\*Rassemblement de tous les écrivains résistants créé à l'instigation d'Aragon



**Charles DEVA, imprimeur**

Charles DEVA imprimeur parisien, commence dès septembre 1940, à fabriquer des faux-papiers. Spécialiste des faibles-parts et des cartes de visites, il a dans son atelier de l'autre côté de la cloison qui le sépare de la boutique, une casse truquée où les réfractaires et les évadés trouvent les papiers qui leur sont nécessaires. Il travaille pour une organisation de résistance démantelée par la Gestapo fin 1942. Vingt-huit de ses membres sont arrêtés. Vingt-six sont fusillés, un meurt sous la torture, un seul est déporté et survit. Les deux responsables de la section à laquelle appartient Charles DEVA tombent également. L'un, Charles DOMERGUE, est fusillé en 1945 ; l'autre, Désiré CHARLES, meurt en déportation. Raymond DEISS (éditeur de musique et auteur d'un des premiers journaux clandestins *Pantagruel*) fait partie également de ce groupe de résistance. LEPAPE, CARDIN et BELLEVILLE qui prennent la relève sont également fusillés. « Charles DEVA a la chance de passer à travers les griffes de la Gestapo. Peut-être est-ce parce qu'il ne répondait qu'à l'appellation de Monsieur le Prince, pour les initiés. »

Témoignage du Révérend Père Philippe, 21 juin 1945.



### **HARAMBAT, imprimeur**

HARAMBAT est l'imprimeur du Mouvement de Libération nationale (MLN) en liaison avec Enrico PONTREMOLI, artiste peintre. Il exécute des livres et des tracts clandestins. Georges DANGON, dans le n°27 du *Courrier graphique*, le dépeint comme le type même du vieil artisan gonflé à bloc. Les derniers numéros de *l'Aurore* clandestine ont été imprimés chez HARAMBAT par Charles COSSET.



### **Charles EBENER, imprimeur**

En 1939, Charles EBENER s'engage dans une unité de chars, comme deuxième classe. Son unité reste jusqu'à l'extrême limite à Dunkerque, pour couvrir le rembarquement. Blessé, il se traîne jusqu'à Fort-Mahon. Là, réfugié dans une maison abandonnée, il est capturé par l'ennemi et emmené en Autriche. Il tente sept fois de s'évader, ce qui lui coûte le palais fracturé et pas mal de dents. Il est changé cinq fois de camp. Sa septième évasion réussit parce qu'il se fabrique un certificat de maladie contagieuse (tuberculose). Il réussit à faire régulariser sa situation en France et, reconnu définitivement inapte, il reprend son travail d'imprimeur à Paris. Il travaille activement, la nuit, à l'impression de journaux, tracts et brochures clandestines. Il se spécialise dans la fabrication de faux papiers de démobilisation et permet ainsi la régularisation de la situation d'une centaine de prisonniers évadés. Au printemps 1944, il fabrique des tracts qu'il distribue lui-même. Charles EBENER prend part aux combats de la place de la République à la libération de Paris.



### **Roger LESCARET, imprimeur**

À Paris, le maître imprimeur Roger LESCARET commence dès l'Armistice à imprimer des tracts contre l'occupant. Arrêté en 1942, il est torturé, puis incarcéré quatre mois à la Santé. Transporté dans le camp d'internement de Rouillé (Vienne), il y reste dix mois. Libéré, il recommence à travailler pour la Résistance. Il imprime notamment pour l'Organisation civile et militaire (OCM) le journal clandestin *La France continue* (onze numéros, tirage variant entre 3000 et 15000 exemplaires). C'est dans le 1<sup>er</sup> numéro du 14 juillet 1941 qu'on trouve cette appréciation de Clemenceau : « Nous avons poussé Pétain à la victoire à coups de pieds dans le cul ». Roger LESCARET édite nombre d'affiches et de tracts dont il remet les principaux exemplaires au musée Carnavalet à la Libération. Témoignage de Madame LESCARET ; *Le Point* (mars 1945).





### **VAILLANT et fils, imprimeurs**

L'imprimerie VAILLANT et fils, rue du Bourg-Thibourg, quartier de l'Hôtel de Ville à Paris, imprimerie disparue, a tiré en mars-avril 1944 le numéro 8 des *Cahiers du Témoignage chrétien*, auquel collabore la clicherie de *Défense de la France* et l'atelier M. COMBE, clicheteur de la rue de la Comète. Dans ce même atelier, malgré son exiguïté, des numéros du *Courrier du Témoignage chrétien* sont également partiellement imprimés, y compris le numéro *Exigences de la Libération*.

Renée BEDARIDA, *Témoignage chrétien*, page 266 ; *Le Point*, mars 1945 ; Georges DANGON, *Le Courrier graphique*, n° 27



### **Marcel MANEQUIN, imprimeur lithographe**

Marcel MANEQUIN, imprimeur-lithographe dans le quartier Pigalle à Paris et JACQUEL mettent leur talent au service de la Résistance en réalisant un superbe album *Vaincre*, tiré à 300 exemplaires, comprenant des lithographies de FOUGERON, MONTAGNAC, TASLITSKY, AUJAME, GOERG, BERTHOME Saint-André, LADUREAU, PIGNON. « Raoul » pseudonyme de Joseph BILLIET directeur des Beaux-Arts à la Libération, signe le texte de présentation. Cet album est vendu clandestinement au profit des FTP. « Ce fut, écrit Edouard PIGNON, un rude travail à faire dans la clandestinité, sans attirer l'attention ». Le personnel de l'atelier de Marcel MANEQUIN est composé de réfractaires au STO.



### **Claude OUDEVILLE, imprimeur**

VERCORS (BRULLER) se décide à recourir, pour *Le Silence de la mer* à un imprimeur qui avait déjà travaillé pour lui : Pierre AULARD, dont l'atelier se trouve rue Tournefort. Il avait trouvé un prétexte à rendre visite à AULARD : une réédition d'Edgar POE pour laquelle AULARD paraissait d'accord : « Il se pourrait, se décida alors à dire VERCORS, qu'un de ces jours hum... J'aie d'autre chose à faire imprimer, mais cette fois... vous comprenez. Peut-être parmi vos collègues pourriez-vous m'en indiquer un qui... Enfin pensez-y. » Le maître imprimeur lui répond qu'il va réfléchir, mais que, de toute façon il se charge de l'affaire, et il s'en charge en amenant BRULLER chez OUDEVILLE lequel n'imprimait que des faire-part de décès et des cartes de visite et travaillait seul. OUDEVILLE accepta mais avec des caractères prêtés par AULARD et il ne pouvait qu'imprimer huit pages à la fois, par suite du matériel élémentaire qu'il utilisait, une petite Minerve. Il a donc composé *Le Silence de la mer* à la main (tirage 300 ou 350 exemplaires). Il imprimait pendant l'heure du déjeuner entre 12 et 14. Manquant de caractères, il était obligé de distribuer chaque page imprimée pour composer la suivante.



### **Enrico PONTREMOLI, peintre**

Enrico PONTREMOLI, artiste peintre, abandonne ses pinceaux et organise chez lui, au quartier de l'Opéra, une petite imprimerie artisanale et clandestine. Il travaille pour le Mouvement de Libération nationale (MLN) avec sa femme et un autre peintre PHILIPPEAU. Robert DOISNEAU effectue les clichés photographiques des pièces et documents nécessaires à la fabrication des faux-papiers.



### **Charles PRONET, graveur**

Dans sa boutique, BRUNET (son nom dans la clandestinité) grave devant le public des francisques et des aigles pour les cachets destinés à établir des faux papiers. Il cache dans une poutre de l'échoppe, les travaux interdits en cours.



### **COMTE, imprimeur**

Dans le quartier du Champ de Mars, COMTE installe dans la cave sous son atelier une presse phœnix. Un meuble est poussé sur la trappe pour la dissimuler. Il imprime et fait les clichés pour *Témoignage chrétien*.

# DES HISTOIRES D'EDITIONS...

## L’Affiche Rouge

Le Centre d’Etudes Antibolcheviques (CEA), organisme collaborateur, sert de point de rencontre aux « propagandes de combat » des nazis et de Vichy. Derrière cette vitrine, on trouve les services de la *Propaganda Abteilung*, épaulés par des publicistes des mouvements ultras et ceux du ministère de l’Information de Vichy, c’est-à-dire de la Milice.

Le 15 février 1944, le procès du groupe Manouchian s’ouvre devant le tribunal militaire allemand de Paris. Les accusés sont des combattants d’un détachement « main-d’œuvre immigrée » des Francs-Tireurs et Partisans (FTP-MOI), branche militaire du Front national de lutte pour l’indépendance de la France. Ce sont pour la plupart des militants communistes étrangers et en majorité des Juifs. Auteurs de nombreuses actions armées contre les forces d’occupation, leur sort est scellé. Les 23 sont condamnés à mort et 22 sont exécutés le 21 février au Mont-Valérien. Olga BANCIC est transférée, quant à elle, en Allemagne et décapitée.

Le lendemain, *l’Affiche rouge* éditée par le Centre d’Etude Antibolcheviques est placardée. L’affiche véhicule la représentation de la Résistance selon les nazis et Vichy : des « tueurs judéo-bolcheviques apatrides » semant la terreur. Les photographies des condamnés sont retouchées pour masquer les traces de torture et truquées pour représenter les condamnés les armes à la main.

La Résistance, surtout la résistance communiste, répond vivement dans la presse clandestine et par voie de tracts à la campagne du CEA et à son arrière-plan xénophobe et antisémite. Ainsi, le peintre Enrico PONTREMOLI réalise et imprime des macarons. Le portrait de Adolf HITLER accompagné d’une légende rappelant le nombre de ses crimes est destiné à être collé en lieu et place des photos des suppliciés.

Extrait de : Michel WLASSIKOFF, *Signes de la Collaboration, signes de la Résistance*, éditions Autrement, 2003

## Les Éditions de Minuit

C'est à l'initiative de trois intellectuels communistes, le philosophe Georges POLITZER, le physicien Jacques SOLOMON, l'écrivain et germaniste Daniel DECORDEMANCHE dit Jacques DECOUR, auxquels il faut ajouter Frédéric JOLIOT-CURIE, Pierre MAUCHERAT et Paul LANGEVIN, beau-père de Jacques SOLOMON, qu'est due la parution d'une des premières feuilles clandestines, *l'Université libre*.

Ces mêmes intellectuels sont à l'origine d'une entreprise encore plus ambitieuse, la première revue de la Résistance : *La Pensée libre* (n° 1, février 1941), de format 13 x 21cm. Sa fabrication passe par Jean JEROME, alors responsable des éditions du Parti communiste. La composition de *La Pensée libre* est confiée à l'imprimeur LONDON, le tirage à une imprimerie de la place Clichy appartenant à la fille du dirigeant du Parti socialiste italien Pietro NENNI, après que le clichage eut été fait en un troisième lieu ; il s'agit là de l'un des circuits habituels pour la sortie des publications du PCF.

L'écrivain Pierre DE LESCURE en liaison avec Jean BRULLER-VERCORS est contacté pour élaborer le deuxième numéro de *La Pensée libre* qui paraît en février 1942. Pierre DE LESCURE a dans ses tiroirs la nouvelle de Jean BRULLER, *Le Silence de la mer*, prévue pour un troisième numéro. Une descente de la Gestapo à l'imprimerie précipite à l'autodafé les autres textes de la revue et les amène à créer une maison d'édition clandestine : Les Editions de Minuit.

Pour avoir déjà fondé une maison d'édition, Pierre DE LESCURE est la dernière personne qui méconnaisse l'importance des problèmes matériels, rendus quasiment insolubles par la surveillance exercée par l'occupant. « Nous nous partageâmes les tâches : je (Jean BRULLER) connaissais peu d'écrivains, il (Pierre DE LESCURE) connaissait peu d'imprimeurs ; à lui donc la chasse aux manuscrits, à moi de les faire imprimer. On commencerait par mon propre récit. ».

*Le Silence de la mer* paraît en février 1942. Suivent 24 titres jusqu'à la Libération. Claude OUDEVILLE, imprimeur de faire-part et de cartes de visite tire les 4 premiers volumes des Édition de Minuit. Pierre AULARD et son contremaître Pierre DORE impriment les vingt suivants.

Extrait de Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit 1942-1955, le devoir d'insoumission*, Paris, IMEC éditions, 1994

## Témoignage chrétien

*Témoignage chrétien* est né à Lyon en 1941 alors que les premiers journaux de résistance venaient de faire leur apparition en zone non occupée. Inspiré par la seule foi chrétienne, il ne se plaçait pas sur le terrain de l'opposition politique. Le terrain choisi par le Père CHAILLET (son fondateur) était celui de la résistance des âmes au danger de contamination ou de perversion par le nazisme.

Dès le début, il ne s'est pas agi de simples petites feuilles, mais bien de brochures compactes de plusieurs dizaines de pages, tirées chaque fois à plusieurs milliers d'exemplaires et même bientôt à des dizaines de milliers d'exemplaires. A partir du printemps de 1943, les cahiers furent doublés d'un courrier plus léger, plus populaire, suivant de plus près l'actualité des faits et dont le tirage oscillait entre 50 000 et 100 000. L'impression et la diffusion des cahiers et des courriers, limitées d'abord au territoire de la zone sud, s'étendent en 1943 au reste de la France.

Au moment de la libération, les publications du *Témoignage chrétien* étaient connues dans tout le pays. Et leur audience s'était étendue à l'étranger, puisque depuis 1942 elles étaient lues, connues, citées en Suisse, à Rome, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada.

Les rédacteurs du *Témoignage chrétien* étaient pour la plupart, comme le Père CHAILLET lui-même, des théologiens jésuites appartenant soit au scolasticat de Fourvière (c'est le cas d'Henri DE LUBAC, de Pierre GANNE, d'Henri CHAMBRE), soit à la rédaction des *Etudes* (ainsi Gaston FESSARD et Yves de MONTCHEUIL) ; un autre collaborateur des études, Robert D'HARCOURT, était un laïc.

L'imprimerie Artra fait partie de ses imprimeries qui éditérent clandestinement *Les Cahiers* et *Le Courrier du Témoignage chrétien*.

Extrait de : Renée BEDARIDA, *Témoignage chrétien : 1941-1944*, Paris, Editions ouvrières, 1977

# **INFORMATIONS PRATIQUES**

L'exposition est présentée au Musée départemental de la Résistance et de la Déportation de Lorrain à partir du 23 juin jusqu'au 12 août inclus de 10h à 12h et de 14h à 18h. (fermeture de la billetterie à 17h30).

## **Visiteurs individuels**

### **Les tarifs :**

- **Plein tarifs** : 4 €
- **Tarif réduit** : 1 € pour les enfants (de 7 à 18 ans) et les personnes handicapées sur présentation de la carte d'invalidité (gratuité pour 1 accompagnateur)
- **Gratuité** : pour les enfants (-7 ans) et pour les anciens combattants et déportés sur présentation de la carte.

## **Visiteurs en groupe**

### **Les tarifs :**

- **Adultes** : 2,50 € (à partir de 10 personnes)
- **Tarif réduit** : 1 € pour les enfants (de 7 à 18 ans) et les personnes handicapées sur présentation de la carte d'invalidité (gratuité pour 1 accompagnateur)
- **Gratuité** : pour les enfants (-7 ans) et pour les anciens combattants et déportés sur présentation de la carte et pour les publics scolaires.

## **Renseignements**

Tél. 02 38 94 84 19

Email : [musee-lorris@cq45.fr](mailto:musee-lorris@cq45.fr)

[www.musee-lorris.com](http://www.musee-lorris.com)